
Cyril LEMIEUX, *La Sociologie pragmatique*

Paris, La Découverte, coll. Repères, 2018, 128 pages

Julien Péquignot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22134>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.22134

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 401-402

ISBN : 9782814305632

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Julien Péquignot, « Cyril LEMIEUX, *La Sociologie pragmatique* », *Questions de communication* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22134> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22134>

Tous droits réservés

Olivier Irrmann, Damien Diaoutti, Antoine Taly, Olivier Rampnoux et Louise Sauvé, propose de décrire des situations où un « jeu va servir [...] de médiation pour guider des participants dans les différentes étapes de codesign (p. 262). Le lecteur est invité à enrichir ses connaissances dans le domaine du jeu sérieux. Mais le point saillant de ce chapitre 11 est surtout le suivant : il ne peut y avoir de jeu (ou de situation vécue) sans joueurs (ou sans individus).

Les études sur la conception et sur la réception des dispositifs intéressent les chercheurs en sciences de l'information et de la communication. Cet ouvrage invite à analyser ces deux espaces sans les séparer et à complexifier l'approche de la communication. Le lecteur est encouragé à approfondir sa réflexion, car l'expérience n'est pas modélisable ; le processus intime auquel l'expérience à vivre renvoie n'est accessible que si le sujet est prêt à ouvrir une boîte noire, ce qui suppose des conditions de collectes de données favorables à sa verbalisation et à une réflexion épistémologique solide qui pourra être initiée à travers cet ouvrage. Le *LivXD* s'inscrit dans la catégorie de la recherche-action.

Nous retiendrons que les 11 chapitres se complètent pour souligner efficacement la fécondité du *LivXD* même si le concept d'expérience, à qui il doit sa paternité, est ancien. L'art est souvent cité comme exemple. Le succès de l'œuvre est subordonné à la réaction des spectateurs et donc au sens que ces derniers vont faire émerger (ou énoncer). Ce processus n'est possible que si les créateurs arrivent à préoccuper le spectateur, c'est-à-dire à le questionner sur des représentations. La notion d'expérience vécue doit sa paternité au pragmatisme de John Dewey et de Charles S. Peirce, à des penseurs comme Norbert Elias ou encore Jacques Derrida, à des neurobiologistes tel que Francisco Varela ou à l'apport de Jacques Theureau à travers sa théorie du cours d'action (*Le Cours d'action : l'enaction et l'expérience*, Toulouse, Éd. Octarès, 2015). La pensée du sujet dépend d'un interprétant qui va lui permettre d'élaborer une représentation du monde selon un certain degré de satisfaction. Dans notre modernité, les dispositifs numériques se mêlent à de nombreux instants de la vie. Notre conscience va tenir plus ou moins à distance les prescriptions de ces derniers, notamment les utopies qui sont développées par les discours des industriels. Le *LivXD* présente l'intérêt de réfléchir à l'autonomie que les sujets seraient capables de récupérer vis-à-vis de ces derniers.

Laurent Heiser

Imsic, université de Toulon, F-83130
laurent.heiser@univ-cotedazur.fr

Cyril LEMIEUX, *La Sociologie pragmatique*

Paris, La Découverte, coll. Repères, 2018, 128 pages

Cet ouvrage, qui se veut un manuel introductif à la sociologie pragmatique, remplit parfaitement son rôle. Agréablement écrit, clair, simplement construit, il peut se lire de couverture à couverture autant que se consulter comme un dictionnaire, par entées. La structure est conçue à la manière d'un portrait chinois et si une progression est présente au long de l'ouvrage, les fréquents rappels et bilans permettent aux différentes parties d'être juxtaposées, presque indépendamment. Ces parties, au nombre de cinq sont : « Principes » (pp. 7-36), « Concepts » (pp. 37-62), « Méthodes » (pp. 63-81), « Champs de recherche » (pp. 82-104) et « Débats » (pp. 105-114). Un système d'encadrés permet des focus, des précisions, ou des *Exkurs*.

Que cela soit les principes, les concepts ou les méthodes, tous sont définis et explicités en grande partie par rapport à d'autres courants sociologiques, soit fondateurs, précédents, ou contemporains. Ainsi, par exemple, l'antiréductionnisme (pp. 11-15) se voit-il assis sur les pensées d'Émile Durkheim ou Gabriel Tarde, quand l'internalisme (pp. 18-20) reprend à son compte les approches ethnographiques et l'héritage de l'École de Chicago. D'ailleurs, la sociologie pragmatique telle que présentée ici semble se caractériser, non par des innovations proprement dites, qu'elles soient conceptuelles ou méthodologiques, mais plus par une certaine agglomération, systématisée et revendiquée, d'us et coutumes sociologiques préexistants ou coexistant. L'auteur le souligne dans la conclusion parlant de « l'apparition de cette "nouvelle" sociologie – pas si nouvelle toutefois, si, comme nous l'avons fait au chapitre 1, on considère ses nombreux points d'ancrage dans des courants classiques » (p. 115). Des guillemets et un cadran de précision constituent une redondance précautionneuse tout à fait parlante.

À lire l'ouvrage, il semble se dégager que l'apport majeur, par lequel principalement la sociologie pragmatique se distingue, est la réflexivité (pp. 10-12) permanente et principielle dont elle se réclame. Interroger et intégrer les postures, tant du côté de la recherche que du côté des objets étudiés (sujets, institutions, etc.), réexaminer continuellement la formation du regard, la pertinence de la construction du terrain, tenir au-devant de son esprit la complexité et la volatilité de la réalité lors de toute montée en généralité et de tout velléité déductive, sont des garde-fous salutaires que ce courant de la sociologie met à l'honneur. Notamment, l'intégration de l'expérience des sujets, tant sociale, que psychique ou corporelle, comme niveau impératif de

l'analyse, permet une véritable finesse et richesse dans la production sociologique de connaissance. Pour cette raison, on serait tenté de parler, si la locution n'était déjà prise, de sociologie critique (y compris la dimension morale et politique ; p. 108), mais ici au sens du « sens commun critique » tel que conceptualisé par Charles S. Peirce (« Issues of Pragmatism » *The Monist*, vol. 15, octobre 1905 ; pp. 481-499). En effet, d'une part, cette sociologie se construit sur la critique de la sociologie (critique principalement intégrante), d'autre part sur une méfiance, ou du moins des précautions prises par principe, à l'égard de la « métaphysique », ou du « doute radical » de certains courants ou moments sociologiques. En témoigne par exemple l'encart sur les statistiques (p. 79) qui, loin de nier « leur puissance prédictive », leur en accorde d'autant plus que « le chercheur prend soin d'adopter à leur propos une démarche non seulement statistique, mais encore praxéologique, lui permettant de retourner au type de situations et de raisonnements *pratiques* dont les chiffres dont il dispose sont les indices agrégés ». Les systèmes théoriques, les outils puissamment normés et donc normatifs ne sont pas bannis, mais au contraire étroitement convoqués, pourrait-on dire, sous surveillance *pratique*, dans leur effectivité observable indépendamment de leurs conditions d'observation et selon une conception pragmatique – ici prismatique – de la construction optique sociologique.

On ne peut s'empêcher, de penser à nouveau à Charles S. Peirce et à la fameuse maxime pragmatiste : « Considérer les effets, pouvant être conçus comme ayant des incidences (bearings) *pratiques*, que nous concevons qu'à l'objet de notre conception. Alors, notre conception de ces effets constitue la totalité de notre conception de l'objet » (Charles S. Peirce, « How to Make our Ideas Clear » *Popular Science Monthly*, 12, Janv., 1878, pp. 286-302 ; repris et traduit dans *Charles Sanders Peirce. Œuvres I. Pragmatisme et pragmatisme*, éd. et trad. de l'américain par C. Tiercelin et P. Thibaud. Paris, Éd. du Cerf). On ne peut s'empêcher de penser au fondateur du pragmatisme, d'autant plus qu'il s'agit là d'un point aveugle de l'ouvrage. En effet, alors que la question des rapports avec les autres sociologies structure le texte, celle de la communalité ou des divergences avec les autres pragmatismes reste en souffrance. Pour être juste, borgne serait plus précis qu'aveugle, car dès les premières pages la question est soulevée du rapport avec le pragmatisme « philosophique » (p. 9). Elle est très vite évacuée, pour la simple et bonne raison « qu'aucun des chercheurs qui, dans les années 1980, portèrent la sociologie pragmatique sur les fonds baptismaux ne mobilisa dans cette entreprise l'œuvre des philosophes pragmatistes.

Et pour cause : elle le était pour l'essentiel méconnue » (*ibid.*). C'est donc de « La pragmatique » linguistique que la sociologie éponyme s'inspire (*ibid.*), allant jusqu'à importer et adapter des concepts sémiotiques tels que le schéma actantiel (p. 39). Pourtant, l'entreprise de traduction française de Charles S. Peirce débute dans les années 1970, avec notamment l'école de Perpignan, mais, pour des raisons sans doute de rayonnement et de proximités intellectuelles diverses, c'est l'École de Paris qui sera influenceuse directe. Pourtant encore, dans un nouveau renversement, la sociologie pragmatique, pour être « un produit intellectuel très français » (p. 24), n'en est pas moins le résultat d'une « alchimie franco-américaine » (*ibid.*), via en particuliers l'interactionnisme (*ibid.*). Mais quand l'on sait ce que doit l'interactionnisme au pragmatisme (sans doute plus William James, Charles Morris et surtout John Dewey que Charles S. Peirce, il est vrai – mais William James, Charles Morris et John Dewey doivent beaucoup à Charles S. Peirce), on songe au fait que cet ouvrage met le doigt sur un passionnant point d'histoire de la pensée, sans toutefois se laisser prendre dans l'engrenage.

Cette « homogénéité » pragmatique et les questions qu'elle soulève, ne serait-ce que par ses impensés, aurait pu trouver sa place dans la cinquième partie (« Débats »), plus réduite que les autres et peut-être pas assez engagée, sinon polémique. Mais c'est un reproche de qualité : l'intérêt de l'ouvrage fait quelque peu craquer les normes éditoriales de la collection et du format manuel, parfois frustrant. En effet, la lecture de ce livre en appelle d'autres. C'est donc que la fonction de passeur, d'ouvreur de perspectives est pleinement assurée. À charge pour le lecteur ou la lectrice de prendre le trousseau et de chercher d'autres portes à ouvrir. Ainsi, pour finir sur la question bibliographique, des noms se démarquent-ils nettement par leur récurrence au sein de l'ensemble de l'ouvrage : Luc Boltanski et Laurent Thévenot, Bruno Latour et Mîche Callon. Bien entendu beaucoup d'autres sont mentionnés, mais le néophyte pourrait avoir le sentiment que l'on expose ici plus une école, ou deux écoles dichotomiques, que véritablement un courant. Cependant, comme l'auteur en avertit le lecteur à propos des champs de recherche (p. 82), il n'est pas possible de parler de tout en 128 pages et l'exhaustivité ne peut qu'être vouée à l'échec. En revanche, que 128 pages contiennent les indices inchoatifs de milliers d'autres, est une vraie réussite.

Julien Péquignot

Cimeos, université de Franche-Comté, F-25000

Julien.pequignot[at]gmail.com